

Lectures

Lindsay Waters, L'Éclipse du Savoir, Édit. Allia, 2008, 137 p.

Responsable éditorial en sciences humaines et sociales des Presses universitaires de Harvard, Lindsay Waters (LW) dénonce dans *L'Éclipse du Savoir* la crise intellectuelle qui sévit actuellement dans les universités américaines et les maisons d'édition qui en dépendent. Il constate la « prolifération de travaux (projets de recherche, publications...) qui n'ont d'autre justification que les exigences artificielles d'un carriérisme vide et complaisant ». Aux États-Unis, en effet, la condition sine qua non de toute carrière universitaire est de publier – « Publish or perish » –, ce qui entraîne une inflation des publications, que personne, ou presque personne, ne lit. Les enseignants comptent sur les éditeurs pour juger de la valeur des candidats, et ceux-ci délèguent à des « experts » extérieurs la mission qui leur est confiée. Processus que LW considère lui-même comme un « scandale » (116, 44-46), dans la mesure où il signifie que les professeurs abdiquent leur responsabilité et leur faculté de jugement en faveur de tiers, qui ne sont pas nécessairement plus qualifiés et plus objectifs qu'eux (135).

Conjointement, un conformisme paralysant triomphe au sein de l'université, tandis que « l'exi-

gence de productivité conduit [...] à la publication de plus en plus de non-sens » (40). Il importe de ne pas déconcerter les experts en publiant des thèses originales qu'ils pourraient condamner. De sorte qu'« une grande part de la censure s'exerce avant même que les projets n'atteignent les bureaux des éditeurs » (94-95).

Or, l'histoire des sciences révèle que celles-ci « progressent d'erreur en erreur », pour reprendre la formule d'un grand savant, grâce à des chercheurs qui n'ont pas craint de prendre le contrepied des thèses en vigueur, en démontrant qu'elles ne décrivaient qu'une partie de la réalité et qu'il était nécessaire de les corriger, de les compléter ou d'y renoncer. Le conformisme favorise la stagnation et le dépérissement de la recherche et de la science ; et le recours à des « experts » ne peut que précipiter cette évolution. Ceux-ci ont en effet tendance à considérer avec suspicion les thèses qui critiquent ou contredisent les dogmes en vigueur, et à vouloir préserver leurs privilèges en limitant le nombre de leurs concurrents, et en sanctionnant les publications plus brillantes que les leurs. Surprise moi-même que LW n'ait pas formulé de

telles objections, je m'empresse de combler les lacunes de son texte, qui peut avoir été expurgé pour correspondre aux normes de la collection dans laquelle il devait paraître.

L'importance des publications pour la carrière des universitaires et les conditions de leur évaluation ont pour résultat « une indifférence vis-à-vis du contenu des livres » ; indifférence favorisée par le triomphe d'une philosophie négative, représentée notamment par Stanley Fish, Richard Rorty et Léo Strauss, qui enseignent que « les idées doivent être évitées », qu'il convient de faire abstraction de la subjectivité et que la forme importe plus que le fond (69-71). On attend donc des éditeurs « qu'ils produisent des livres qui vont assurer une sécurité d'emploi à leurs auteurs, mais que personne ne lit, ni n'achète » (51). LW précise en effet que dans le domaine des humanités, on est passé « d'une vente moyenne minimale de 1250 exemplaires par titre à 275, durant les trente dernières années » (63). Ce qui veut dire que « le livre imprimé, comme instrument de recherche est mort » ; en effet, « beaucoup de responsables de bibliothèques veulent à présent acheter de l'équipement électronique » ou des « revues scientifiques » plutôt que des livres (52). Or, « la production totale de l'ensemble des presses universitaires en 2000 a été de 31 millions de livres ». Ces chiffres incitent LW à conclure : « Rien d'autre ne compte que le produit, pas sa réception, pas son usage humain. C'est de la production pour elle-même [...] Des forêts entières ont été rasées pour satisfaire des administrateurs universitaires, qui croient ainsi rendre plus attractif le profil de leur université en élevant les "critères" de promotion et de titularisation des enseignants ! » (63, 17).

Or, LW étant éditeur lui-même, sait par expérience que « les seuls livres qui se vendent véritablement [...] sont ceux qui renferment de nouvelles

idées, de nouvelles méthodes, des découvertes exhumées des archives [...] et qui sont des sortes d'expériences uniques ; et qu'il convient par conséquent "de favoriser l'invention et la recherche érudites", ainsi que « le libre jeu de l'intelligence » (66). L'absurdité et l'inefficacité du système en vigueur paraissent évidentes : il implique un gaspillage éhonté des ressources humaines, naturelles et financières, à seule fin de maintenir en place des institutions qui n'ont aucun effet positif ni sur le plan intellectuel et scientifique ni sur le plan éducatif, étant donné qu'il ne favorise guère l'épanouissement des personnes qui le subissent. On peut donc se demander pour quelles raisons de nombreux pays se sont empressés de l'adopter en Europe, sinon pour le cursus universitaire, où les examens et concours traditionnels jouent encore un rôle décisif, du moins pour la sélection des articles publiés dans les revues dites scientifiques, afin de rassurer – ou décourager ? – leurs rares lecteurs.

L'Éclipse du savoir contredit la vision optimiste que l'on a généralement en Europe des universités américaines, et notamment de celle de Harvard, considérée comme l'une des meilleures du monde. LW a eu la lucidité et le courage d'en dénoncer les lacunes et les erreurs, qu'il connaît d'autant mieux qu'il joue lui-même un rôle important dans le système qu'il critique avec pertinence. Son témoignage confirme la thèse que les fédéralistes défendent depuis des décennies, d'une crise globale, concernant tous les secteurs de la civilisation occidentale, et notamment celui de la culture, qui conditionne de manière décisive son avenir. Espérons que ce témoignage sera lu et médité, et qu'il suscitera la prise de conscience et les réformes importantes qui s'imposent.

Mireille Marc-Lipiansky

Marie-Dominique Robin, Le monde selon Monsanto. De la dioxine aux OGM, une multinationale qui vous veut du bien, Préface de Nicolas Hulot, La Découverte, 2008, 370 p.

Voilà un livre d'une actualité brûlante, qui paraît au bon moment, puisque la préservation de l'environnement et l'autorisation des OGM mobilisent actuellement l'intérêt des hommes politiques, des écologistes, des journalistes, et par là même des populations. Publié en mars 2008, *Le Monde selon Monsanto* figure depuis sur la liste des meilleures ventes, dans le domaine des Essais.

Si la firme Monsanto est mondialement connue, peu de gens savent qu'elle existe depuis plus d'un

siècle, ayant été créée en 1901, à Saint-Louis aux États-Unis ; et qu'elle a découvert et commercialisé des produits qui comptent parmi les plus dangereux de la planète et ont causé des désastres incalculables. Parmi ceux-ci figurent les PCB, qui présentent des risques graves pour la santé – provoquant notamment des hépatites, des cancers et la "chlo-racné", une maladie de la peau invalidante ; bien qu'ils aient été découverts dès 1937, il a fallu attendre 1977 pour que les PCB soient interdits. La dioxi-

